

La politique en Amérique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 10

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197449>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Jimier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
 ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
 Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.
 Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Contant de peu.

La semaine dernière, on a conduit au cimetière le plus ancien et l'un des plus intéressants pensionnaires de notre Asile des Aveugles.

Edouard Meystre, c'était son nom, fut admis à l'Asile en 1845. Il y est mort à l'âge de septante-deux ans.

Il a vécu soixante-cinq ans, complètement privé des précieuses jouissances que nous procurent trois de nos sens auxquels nous tenons le plus : l'ouïe, la parole et la vue. Sourd-muet, dès sa naissance, il perdit la vue à sept ans, ensuite d'un accident.

Quelle éloquente leçon de patience et de résignation fut l'existence de ce brave homme, pour nous qui ne cessons de maugréer après la vie et qui l'envoyons au diable à la moindre contrariété. Il est vrai que, dans ces moments de faiblesse, nous serions les premiers attrapés si la vie nous prenait au mot.

Malgré ses infirmités, Meystre avait de la vie une meilleure opinion que nous ; il l'aimait. Peut-être en avait-il mieux saisi le sens. Il tira, du peu qui lui restait, un parti que nous ne savons pas toujours trouver dans la pleine jouissance de toutes nos facultés.

Très intelligent, doué d'une adresse et d'une sensibilité que l'exercice avait encore augmentées, le sourd-muet-aveugle faisait l'admiration de ses visiteurs. Au tour, par exemple, c'était un véritable artiste.

Le local qui lui servit longtemps d'atelier, à l'asile, était très sombre. Une étroite ouverture donnait seule accès aux rayons du soleil. Cette ouverture et le mince filet de lumière qu'elle laissait passer tenaient lieu d'horloge au maître de céans. Ils ne pouvaient d'ailleurs lui rendre d'autre service.

« Meystre, dites-nous l'heure qu'il est, lui demandait, par signes, le directeur. »

L'aveugle étendait la main, la promenait un moment de droite et de gauche. Tout à coup, elle s'arrêtait à la rencontre du rayon de lumière, que trahissait une faible sensation de chaleur. La place de ce rayon lui indiquait celle du soleil et partant l'heure de la journée. Il ne s'écartait jamais beaucoup de la vérité.

Ce n'était point dans son atelier seulement que se manifestait l'intelligence de Meystre. La petite scène suivante, que nous a contée une de ses vieilles connaissances, en est une preuve étonnante.

« Un jour — il y a bien trente ans de cela, — nous dit cette personne, je revenais de Villeneuve à Ouchy par le bateau. Au nombre des voyageurs que nous primes à Montreux, se trouvait un géologue lausannois, bien connu, mortil y a quelques années. Il était accompagné de Meystre, l'aveugle sourd-muet.

« Les connaissant tous les deux, je m'approchai.

— Alors, messieurs, demandai-je, d'où venez-vous comme cela ?

— Nous venons de la Dent de Jaman, me répondit le géologue.

— De la Dent de Jaman, avec Meystre ? exclamai-je, ébahi.

— Oui, monsieur, avec Meystre.

« J'aurais cru à une plaisanterie si leur accoutrement, leurs piolets, leurs sacs bourrés de pierres ne m'avaient confirmé leur dire.

— Nous venons de faire de la géologie, reprit mon interlocuteur.

« Je n'en croyais plus mes oreilles.

— Vraiment, monsieur, vous voulez rire, fis-je, après un moment. Meystre, faire de la géologie, c'est impossible !

— C'est pourtant la vérité. Et si mon compagnon pouvait parler, il vous expliquerait aussi bien que moi la formation des roches, la théorie des glaciers, enfin la plupart des secrets de notre science. Au seul toucher, il reconnaît la nature de certaines roches.

« Notre conversation avait attiré quelques passagers, qui regardaient, ébahis, cet aveugle équipé comme un clubiste. Leur ébahissement fut plus grand encore quand ils surent qu'il était de plus sourd et muet.

— Monsieur, demanda l'un d'eux au compagnon de Meystre, ce pauvre homme sait-il qu'il est sur un bateau ?

— Je le lui ai dit, répondit le géologue, mais il l'eût deviné sans cela.

— Et connaît-il le nom de ce bateau, demanda encore le passager ?

— Je ne le crois pas ; moi-même j'ignore ce nom. Nous allons demander à mon ami s'il le sait.

« Quand Meystre comprit ce que nous attendions de lui, il sourit malicieusement, semblant dire : « Vous désirez, messieurs, que je vous indique le nom du bateau sur lequel nous sommes?... Pourquoi pas !... Rien ne m'est plus facile. »

« Il se recueillit un instant, cherchant à s'orienter, puis, sans trop d'hésitation, il se dirigea vers l'avant du bateau. Arrivé à l'extrémité, il chercha la cloche. Lorsqu'il l'eut trouvée, il promena ses doigts sur le pourtour de celle-ci, découvrit le nom, gravé en relief, palpa les unes après les autres toutes les lettres : il épela. A la dernière lettre, il se retourna de notre côté et passa son doigt sur le nom entier, comme s'il eût voulu nous dire : « C'est *Le Rhône*. »

« C'était bien *Le Rhône* ! »

Tout cela ne nous donne-t-il pas à réfléchir, à nous qui avons bon œil, bonne oreille, bonne langue et le reste et qui souvent encore savons si peu ou si mal nous en servir ?

X.

La politique en Amérique.

Nous empruntons à l'*Univers illustré* les curieux détails qu'on va lire sur la manière vraiment étrange dont une partie de la population américaine considère les questions politiques et les hommes qui s'en occupent.

« La politique, en Amérique, est une profession libérale, très libérale pour ceux qui l'exercent.

« Comme en Angleterre, il y a deux grands partis politiques ; au lieu de s'appeler conservateurs et libéraux, ils s'appellent républicains et démocrates. La différence qui existe entre

ces messieurs est celle-ci : les uns sont au pouvoir et cherchent à y rester ; les autres n'y sont pas et cherchent à y entrer. Tout ce que font les uns est condamné à l'avance par les autres, et réciproquement. C'est le *parti-otisme*.

« La bonne société américaine se tient prudemment à l'écart de la politique et des politiciens. Quand un domestique annonce un politicien au salon, son maître lui dit à l'oreille : « Jean, mets l'argenterie sous clef, et fais attention que rien ne traîne dans la maison. » Jean, fidèle à la consigne, fait sentinelle dans le vestibule et, tout en reconduisant le politicien, a l'œil sur les pardessus et les parapluies.

« Au reste, la démocratie américaine ne fait point exception à la règle. Pour devenir chimiste, il faut étudier la chimie ; pour devenir avocat, il faut étudier les lois ; dans une démocratie, pour devenir politicien, il ne faut étudier que ses intérêts. Les gens éclairés, instruits et bien élevés, ne tiennent pas à ce qu'on les confonde avec les héros des carrefours publics, et ils quittent la partie ; les financiers et les gros négociants sont trop occupés pour faire de la politique ; les sénateurs et les députés sont les élus de la populace, et la bonne société se dit : « Non, merci, je reste chez moi. » C'est ainsi que le terrain reste aux médiocrités bruyantes, et qu'il suffit à un homme du monde de *politiquer* pour devenir un déclassé.

« Il faut qu'il arrive à la Maison-Blanche pour inspirer un peu de respect, et encore ! Le gentilhomme américain n'a pas la moindre ambition de se voir traîner dans la boue, de s'entendre appeler « voleur », ou surnommer « l'honnête Jean », « le joyeux Roger », etc. Il entend parfaitement la plaisanterie, mais si vous l'appellez *sénateur* ou *membre du Congrès*, il vous traduirait en justice pour diffamation de caractère.

« Le président des Etats-Unis lui-même, tout capable, tout intègre qu'il est, n'échappe pas au mépris qu'inspire le politicien chez l'homme du monde. Quand on me demandait, en Amérique, quelles étaient les célébrités dont j'avais fait la connaissance, je répondais généralement : « D'abord j'ai eu l'honneur de présenter mes respects à votre président. » Je manquais invariablement mon effet. « Ah ! vraiment, me disait-on... enfin, vous êtes étranger. » C'était là mon excuse, et les Américains n'allèrent pas jusqu'à m'interdire l'entrée de leurs maisons. »

La fin des cailles.

Notre génération verra la fin des cailles. Nous le devrons aux Anglais. La caille diminue tous les ans.

La caille est un oiseau migrateur qui traverse la Méditerranée deux fois l'an : une fois pour venir en Europe, une fois pour s'en retourner en Afrique. Or, à chaque passage, on en fait de formidables captures. A Alexandrie, des navires entiers sont bondés de cages ; ils vont à Marseille, à Trieste, et leur chargement d'oiseaux s'en va, à travers le continent, jusqu'en